

livres

Les femmes photographes enfin dans la lumière

l'essentiel ▶ Deux Toulousaines, l'aventurière Jane Dieulafoy et la reporter Germaine Chaumel, figurent dans deux parutions importantes réservées aux femmes photographes. Juste réhabilitation de tout un pan de l'histoire artistique largement oublié.

Il faut le reconnaître, « Une histoire mondiale des femmes photographes », pavé de 500 pages dirigé par Luce Lebart et Marie Robert, nous plonge le plus souvent dans l'inconnu. Certes, une poignée de célébrités de l'image fixe sont au rendez-vous comme Claude Cahun, Eve Arnold, Helen Levitt, Nan Goldin, Lisette Model, Sally Mann ou Sabine Weiss, aujourd'hui l'ainée de toutes, toujours aussi vive du haut de ses 96 ans. Mais combien d'artistes, souvent appréciées à leur époque, de la très proche Europe à la plus lointaine Asie, aujourd'hui tombées dans l'oubli. « L'impuisé des femmes dans l'historiographie résulte d'une longue tradition de discrédit. Longtemps assignées aux rôles de musées, de modèles ou d'inspiratrices, les femmes ont souvent été décrites comme adjuvantes ou exécutantes : pour la retouche et la colorisation des clichés, le travail de laboratoire, le collage et la constitution des albums, voire la vente des images », résume Marie Robert. L'ouvrage, entièrement rédigé par des femmes, venues du monde entier, rend donc



En 1939, Germaine Chaumel est en reportage pour « La Dépêche ». En 1979, la Mexicaine Graciela Iturbide photographie « Notre-Dame des Iguanes ». / Photos Archives municipales de Toulouse et © Graciela Iturbide



justice à toutes celles qui sont longtemps restées dans l'ombre des hommes, et cela dans bien des pays, que revisitent les autrices en explorant avec soins des archives souvent laissées en friches. Jane Dieulafoy (1851-1916) fut de ces aventurières qui prirent tous les risques pour assurer un témoignage irremplaçable. Issue de la haute bourgeoisie toulousaine,

Jane Dieulafoy, une « chevalière moderne » dans la Perse antique.

cette « chevalière moderne » a accompagné son mari, attaché aux services de Monuments historiques, dans de longues missions en Perse puis en Espagne, dont on garde la trace – parfois la toute première – grâce à ses photographes. Feuilletter cette vaste « Histoire mondiale » est aussi l'occasion de retrouver des œuvres que le Château d'Eau a, en son temps exposées, comme celles de Julia Margaret-Cameron, Dorothea Lange, Berenice Abbott, Gisèle

Freund, Martine Franck, Karen Knorr ou Sarah Moon. Sarah Moon que l'on retrouve à la manœuvre, aux côtés de Clara Bouveresse, dans un Photo Poche en trois tomes consacré aux « Femmes photographes », plutôt européennes et américaines. La célèbre artiste poursuit un projet lancé par feu son mari, Robert Delpire (1926-2017), qui créa la collection en 1982... et donna peu souvent leur place à ces dames au Leica ou au Rollei. Elles sont ici accueillies en majesté, les Photo Poche étant bien connus pour leur qualité d'impression.

Germaine Chaumel, reporter de presse

Et le choix des images (une par photographe), réalisé par Sarah Moon, est évidemment pertinent. C'est ainsi que l'on découvre la comtesse de Castiglione dans un autoportrait mystérieux, Wanda Wulz en femme-chat par la grâce d'un photomontage, Agnès Varda face à des jumeaux dans le Cuba

tout juste castriste ou Françoise Huguiet dans une cuisine communautaire russe. Une Toulousaine a été retenue dans ce casting très exigeant : Germaine Chaumel (1895-1982). Cette photographe travailla beaucoup pour la presse dans une approche humaniste tout en portraiturant les notables dans un style très classique. Elle n'a bénéficié d'une réelle reconnaissance artistique qu'après sa mort avec notamment deux belles expositions, en 2007 à Odysseus-Blagnac et en 2013 à l'espace EDF Bazacle. Dans le Photo Poche, c'est une image de mars 1939 illustrant un article de « La Dépêche » qui est mise en exergue. Titre du reportage : « Sur les pas de l'infirmière-visiteuse... dans sa tournée humaine et solitaire ».

Jean-Marc Le Scouarnec

« Une histoire mondiale des femmes photographes » (Textuel, 504 pages, 69 €). « Femmes photographes » (Actes Sud, collection Photo Poche n° 160 à 162, coffret de trois volumes de 144 pages chacun, 39 € l'ensemble).

idées cadeaux

La splendeur des livres photos

Il y a deux bijoux à ne pas manquer en cette fin d'année photographique. Le premier, « Londres 1959 », est un classique signé Sergio Larrain (1931-2012), réédité aujourd'hui en version longue et d'admirable façon (photogravure et impression d'exception). Les Editions Xavier Barral y poursuivent, en compagnie d'Agnès Sire, leur exploration d'une œuvre brève mais décidément magistrale. A 27 ans, le photographe chilien s'immerge donc dans la capitale anglaise. Il y croise des êtres inquiets, des ombres fuyantes, des noctambules froissés, le tout dans une froideur baignée de brume (Atelier EXB, 176 pages, 39 €). « L'odeur de la nuit était celle du jasmin » est aussi le fruit d'un voyage, celui de Flore, en 2019, sur les traces de ses grands-parents... et de Marguerite Duras, dans l'Indochine d'antan. Il y a le Mékong et la mer, les demeures coloniales et les rizières. Pour donner une patine rêveuse à ses tirages, la photographe les a teintés au thé puis cirés. Quant à l'éditrice (et galeriste) Clémentine de La Féronnière, elle a

doublé les pages, leur donnant un aspect bouffant épataant. Le résultat, superbe et troublant, a justement été récompensé par le Prix Nadar 2020 (Editions Maison CF, 146 pages, 45 €). « La chambre », de Raymond Depardon, est une autre prouesse en matière d'édition. Le photographe donne une nouvelle vie à des photographies couleurs consacrées au monde rural et réalisées en 1982 dans le cadre d'une mission pour la Datar. La chambre en question est un imposant appareil photographique Deardorff que Depardon utilise pour immortaliser la ferme familiale, près de Lyon. Les clichés sont simples, souvent cadrés par une lumière dorée. Et – nous en venons à la prouesse – collés au fil des pages comme on le ferait dans un album de famille. Ce livre a été tiré à 500 exemplaires seulement... tous signés par le décideur infatigable Raymond (Atelier EXB, 80 pages, 120 €). L'Anglais Bill Brandt (1904-1983) est passé du reportage social le plus classique au surréa-



A Londres en 1959. / Photo Sergio Larrain / Magnum Photos

lisme le plus étrange, tordant les corps et les paysages dans des contrastes puissants. Ce maître du noir et blanc nous avait enchantés lors d'une exposition au Château d'Eau, à Toulouse, en 1976. Un nouvel accrochage de la Fondation Mapfre, grand mécène espagnol de la photographie, est appelé à circuler de Barcelone à Madrid en passant par Munich et Amsterdam. Un beau catalogue l'accompagne, alternant images devenues ico-

niques (dont les nus à la plage inspirés par les sculptures d'Henry Moore) et d'autres plus rares. Toujours captivant et surprenant (Flammarion, 290 pages, 59 €).

Ruines panoramiques

Nul ne sait vraiment quand reprendra l'exposition « Ruines », de Josef Koudelka, à la BNF Mitterrand, à Paris. En attendant d'admirer ces panoramiques noirs et blancs suspendus dans une salle toute noire, on se baladera, sans jamais se presser dans un ouvrage presque aussi imposant que les monuments qu'il nous montre. Et le regard d'explorer le théâtre antique d'Épidaure, en Grèce, le mont Palatin, dans les environs de Rome, les restes de la basilique de Pompéi, les portiques de Volubilis, au Maroc, les colonnes à cannelures torsées d'Apamée, en Syrie. Sur les photographies, l'homme a disparu du paysage, comme aspiré par le temps, les guerres, l'inéluctable déperissement des pierres... (Atelier EXB, 368 pages, 55 €).

J.-M. L. S.

conférence

La liberté selon Cordier

Une conférence en ligne consacrée à Daniel Cordier (1920-2020) avec la participation de Jérôme Clément (fondateur de la chaîne Arte, écrivain et producteur) et d'Annabelle Thénèze (directrice des Abattoirs), a été organisée jeudi par le musée toulousain. Elle était animée par Philippe Joachim, président des Amis des Abattoirs. Disparu le 20 novembre dernier, l'illustre résistant et ancien secrétaire de Jean Moulin, marchand d'art et historien français, est à l'origine de l'une des plus grandes donations d'œuvres d'art à l'État français, dont la majorité est déposée à Toulouse – soit 1 354 œuvres –, au musée Les Abattoirs.



Daniel Cordier en 2005. / Photo DDM, archives, Thierry Bordes

« Patrimoine exceptionnel »

« C'est un patrimoine exceptionnel explique Philippe Joachim, et il faut bien voir que Cordier était un curieux donc il ne s'est pas inscrit dans des chemins qui étaient trop convenus, il a découvert des choses nouvelles dans les années 1950, 1960, 1970 et donc c'est tout ce patrimoine, ce travail qui est maintenant au musée. Il a été galeriste, collectionneur même s'il n'aimait pas le terme, il était amateur d'art comme il se définissait. Avec humilité et simplicité, l'homme plaçait au-dessus de tout « l'amour de l'art » en favorisant le choix des œuvres de manière aléatoire et désordonnée, comme une errance dans les méandres de son propre goût. « La grande leçon de Cordier c'était la liberté poursuit Philippe Joachim et le moment très émouvant de son parcours portait sur comment il a abandonné son antisémitisme, c'est très beau. » Les Amis des Abattoirs qui financent chaque année le Prix Mezzanine Sud, prix des jeunes artistes en lien avec la région Occitanie, envisagent de donner le nom de Daniel Cordier à la distinction et de réitérer les rendez-vous consacrés à l'histoire de l'art ouverts au plus grand nombre, au vu du succès remporté pour cette première (plus de 450 participants en ligne) qui s'est déroulée en partenariat avec « La Dépêche du Midi ».

Pascal Alquier

www.lesabattoirs.org

série librairies 12/15

La sélection de Bédéciné

Ouverte depuis 1994, la librairie Bédéciné est à Toulouse le lieu incontournable des amateurs de BD, événement, mais aussi de science-fiction. L'accueil y est



Aurélien Mestre, Guillaume Clavery et Frédéric Villefranche. / Photo DDM

souriant, l'expertise parfaite et l'enthousiasme jamais démenti. Ce qui assure, même lors de cette année très particulière, la plus grande fidélité des clients. Par ordre d'entrée en scène, Aurélien Mestre, Guillaume Clavery et Frédéric Villefranche nous recommandent chacun un livre particulièrement remarquable.

Un classique du manga
« Aria », de Kozue Amano (Ki-oon)

« Ce livre est la réédition, dans un format prestige, d'une œuvre absolument géniale sortie il y a 20 ans. Nous sommes dans le registre de la SF onirique. Mars a été terraformée à l'image de Venise. Une jeune fille, qui a décidé de devenir gondolière, nous fait visiter toute la planète. Les surprises sont nombreuses. Un travail irréprochable. » (324 pages, 15 €).

Un thriller américain
« Mind MGMT », de Matt Kindt (Monsieur Toussaint Louverture)

« Deux volumes sont parus, le troisième sortira le 7 janvier.

Cette édition magnifique est bien plus réussie que l'américaine. L'auteur est à l'apogée de son art dans le domaine de l'espionnage et du paranormal. Tout y est ciselé... et déroulant. L'histoire ? En cherchant la trace d'un disparu, une jeune femme va découvrir les secrets d'une organisation paragonnementale. Le livre atteint un niveau rare en matière de scénario. » (352 pages, 24,50 €).

Une autobiographie bouleversante
« De l'importance du poil de nez », de Noémie Sarbacane)

« Une jeune femme de 20 ans, qui vit à Beyrouth, raconte sa lutte contre le cancer. Ce livre autobiographique est paradoxalement très frais et procure un sentiment de bien-être. L'autrice y aborde d'autres questions importantes : le rapport au corps dans les sociétés méditerranéennes, les relations entre les différentes confessions, l'importance de la famille et des amis... » (240 pages, 25 €).

Recueilli par J.-M. L. S.